Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 4

Artikel: Georges Haldas : "Genève a une aura poétique"
Autor: Haldas, Georges / Prélaz, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828326

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Georges Haldas

« Genève a une aura poétique »

Son œuvre évoque la Genève poétique. Il en a chanté les quartiers, les petites gens, et ce magnétisme inexplicable qui la rend unique. Inlassablement, de café en bistrot, Georges Haldas observe, écrit ce qu'il voit au-delà du visible.

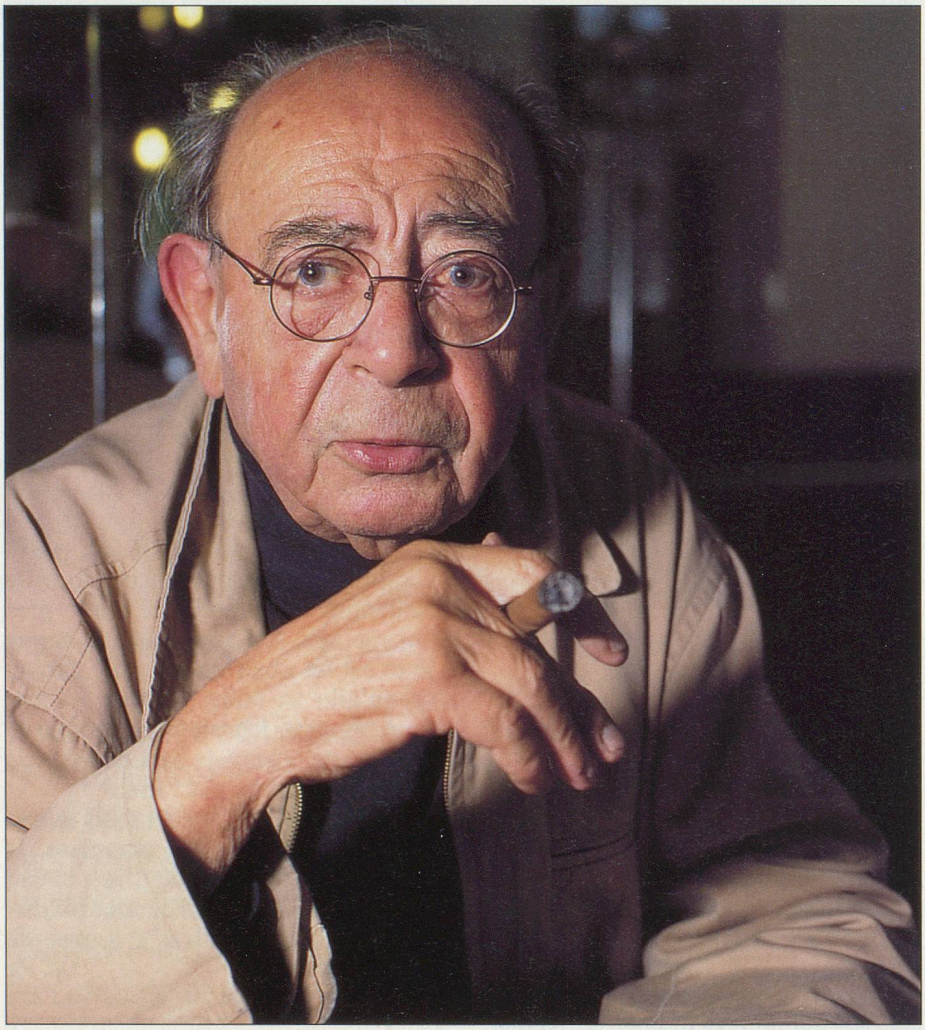

Photo Alain Gavillet

Georges Haldas a pour habitude d'écrire dans certains cafés de Genève

– Georges Haldas, si l'on vous dit Genève, quelle est la première évidence qui vous vient à l'esprit?
– Il me faut tout d'abord dissiper un malentendu. Etant Grec par mon père et Suisse français par ma mère, je dois vous dire que je ne me sens pas Genevois, du moins sur un plan historique ou civique. Cependant, j'aime beaucoup Genève. Ici, ce que j'aime avant tout, c'est que je me sens très présent au monde. C'est ici que je peux penser aux grands problèmes qui me sollicitent, qu'il s'agisse d'Israël et du monde arabe, des Balkans, de l'Algérie ou de la Russie. Genève est une petite grande ville qui ne vous dévore pas, qui permet une respiration avec tout ce qui est autour. Pour moi, Genève est comme une petite rose, une rose des vents au cœur de l'Europe. Je ressens ici une ouverture psychique, mais aussi physique. Si vous montez au sommet de la tour Saint-Pierre, vous voyez la France tout autour.

– Y a-t-il à Genève un lieu particulièrement symbolique pour vous?
– J'aime beaucoup la place Neuve. Il y a tout d'abord, au centre de la place, ce général Dufour. On le voit solide sur son cheval, bien enraciné, mais il a le doigt pointé en avant, il montre l'horizon, quelque chose qui est au-delà. Et puis j'ai un amour profond pour ses quartiers, pour leur diversité, pour les choses les plus ténues: le cri des mouettes qui symbolise pour moi Genève en hiver, le premier merle qui se met à chanter lorsque je traverse la plaine de Plainpalais à la pointe de l'aube.

– A vos yeux, Genève a-t-elle conservé une certaine beauté?
– Naturellement, même si elle a beaucoup changé. Cependant, je n'ai pas la nostalgie du passé, parce qu'en nous, il y a toujours deux villes: celle d'aujourd'hui, mais surtout la ville que l'on a connue enfant, celle où l'on a découvert la vie.

«Mon royaume au bord de l'Arve»

– Quelles images sont restées les plus vives, de cette ville intime, que vous continuez de porter en vous?
– Je revois par exemple la rive gauche de l'Arve. C'était un immense village, fait de roulottes, celles des manouches, des gens des carrousels. Il y avait d'admirables

petites maisons, avec des sentiers, de charmants portails, des cages pour les oiseaux. De loin, on entendait le murmure de la ville, c'était Genève sans être Genève. Ce lieu, je le nommais le royaume. Je revois aussi les halles de l'Ile. Il y avait les halles aux poissons, un petit marché sous les platanes, deux bistrots. C'était un vrai tohu-bohu de maraîchers qui s'interpellaient. Aujourd'hui, c'est un lieu absolument mort. Mais ma mémoire rend présent ce qui est révolu dans le temps et dans l'espace, de sorte que cette ville est au-dedans de moi. Je la vois, je la sens.

– Certains endroits ont-ils été préservés?
– Je continue de beaucoup aimer les bords de l'Arve, qui sont l'un des derniers quartiers populaires de Genève. L'Arve me rappelle l'aspect lisse de certaines rivières françaises telles que les peignait Corot, avec ses saules. Du passé, il reste de toutes petites parcelles. C'est, par exemple, le petit jardin du Musée d'ethnographie, à deux pas des cafés où je travaille. C'est un lieu minuscule, avec juste deux bancs, qui invite à la méditation.

«Quelque chose de magnétique»

– Vous parlez des Bastions... et nous revoilà à la place Neuve.
– J'éprouve à la place Neuve un sentiment très étrange. C'est comme s'il y avait là un centre magnétique. Ici, j'ai rêvé de voir se constituer un institut de la vie, qui rassemblerait toutes les disciplines actuellement dispersées pour qu'elles réfléchissent ensemble sur le sens de la vie. J'ai un radar qui capte ici quelque chose d'unique, un impondérable que je ne peux pas définir. Ainsi, toute la réalité physique est doublée par une réalité invisible, qui est la plus importante et qui la fonde.

– Genève est donc une ville poétique...
– Jamais je n'aurais pu écrire ailleurs comme j'écris ici. Je n'aurais jamais été inspiré d'écrire si la ville n'avait pas ce quelque chose. Mais pourquoi y a-t-il des êtres, des lieux, ou le murmure d'une fontaine la nuit qui déclenchent en nous un sentiment poétique intense? C'est tout à fait mystérieux.

– Vous étiez très attaché aux gens de Genève. L'êtes-vous encore?
– Malheureusement, je les vois moins. J'ai aussi moins de plaisir à circuler en ville. Auparavant, il y avait de petits magasins, plus avenants, on y rencontrait plus facilement les gens. Et puis il y avait des types incroyables dans les quartiers, tout un humus humain. Il y avait les gens de Genève, et puis ceux d'ailleurs. A travers un poète espagnol avec qui je discutais des heures, je revivais toute la guerre d'Espagne. Avec un Russe exilé ici, j'ai tout appris de la Révolution d'octobre... comme si les grands événements mondiaux se vivaient ici. Vous voyez, je vous disais que les institutions internationales ne m'intéressent pas en tant que telles. Mais si elles sont venues là, c'est signe que quelque chose d'intime doit exister. Genève a une espèce d'aura.

– Comment cette aura se manifeste-t-elle à vous?
– Durant des années, j'ai beaucoup travaillé à Paris, et je rentrais par le train de nuit. Lorsque j'arrivais à la hauteur de la Plaine, je voyais le Rhône, le Salève dans l'aube, et j'éprouvais ce contraste entre un Paris fiévreux et cette impression de rentrer dans quelque chose de silencieux, d'un peu paumé, que j'aimais d'autant plus que c'était un peu paumé. Ça a toujours été un bonheur de retrouver Genève.

«La couleur du lac à l'aurore»

– Etes-vous aussi attaché au lac?
– Je l'aime bien, il est profondément lié à ma double appartenance. Lorsque, petit, je regardais mon père se promener le long du quai, je revoyais nos promenades en Grèce, au bord de la mer. Le lac et la mer sont jumelés en moi. Cela étant, la douceur lémanienne, je m'en méfie un peu, elle a un pouvoir soporifique, elle endort un peu les gens. Je me souviens du lac au petit matin, après des nuits d'errance poétique aux Pâquis. La couleur de l'eau à l'aurore, au débouché d'une petite ruelle... magnifique!

– Vous n'aimez pas qu'on dise de vous que vous êtes un écrivain genevois. Vous êtes pourtant bien le poète de Genève...
– Chaque grande ville, me semble-t-il, a celui qui en établit le statut poétique. Le poète est celui qui éprouve une hyperréceptivité aux choses. Une ville y a son miroir, elle a son point de concentration dans la sensibilité de celui qui lui découvre des choses que les autres aiment, mais sans en avoir tout à fait conscience. Je pense que je donne un statut poétique à Genève, mais à partir de choses très concrètes: ses rues, ses oiseaux, les cris des enfants qui percent les premiers brouillards de novembre, la couleur de l'aube... Si je reviens à Genève en avion, quand je revois l'eau du lac, j'éprouve un sentiment très fort. De même, par une belle fin de journée d'été, si je reviens par la route suisse, que je passe vers Mon-Repos pour arriver sur le quai: les façades dorées, le bleu très léger du lac, la couleur de l'air, le profil de la ville... il y a quelque chose, cette aura, que je ressens très fortement. Ça, c'est Genève... Genève, on peut la voir sur le plan historique, civique, économique, social, politique. Tout cela existe et je comprends que l'on s'y intéresse. L'aura ne nie pas tout cela: elle est au-delà, elle le transfigure.

Entretien: Catherine Prélaz

A lire: *La Légende de Genève*, Georges Haldas, Editions L'Age d'Homme. Mais encore: *La Légende des cafés; Gens qui soupirent, quartiers qui meurent; Boulevard des philosophes; Chronique de la rue Saint-Ours* (ces trois derniers textes ont été rassemblés dans *l'Air natal*, l'Age d'Homme, 1995).

Le livre de chevet de Georges Haldas

Actuellement, je me penche sur un certain nombre de correspondances entre deux figures majeures: le Christ et le philosophe grec Socrate, «Monsieur Socrate», comme j'aime à l'appeler.